

L'ÉGLISE DES PAUVRES

IL n'y avait rien de prévu à l'ordre du jour. D'après les textes élaborés par les commissions préparatoires, le Concile du Vatican II allait devoir réaffirmer les vérités dogmatiques contre les erreurs de ce temps, assurer les droits et pouvoirs de l'Eglise, rappeler les obligations morales dans un monde perverti. Programme classique, pourrait-on dire, présenté de manière formelle, juridique, abstraite, sans référence explicite aux problèmes du monde, ni au « mystère » du Christ libérateur qu'ils appellent.

Mais voici que, dès le premier jour, reprenant à son compte les inspirations de Jean XXIII, l'Assemblée des 2.200 évêques adresse au monde, au monde des croyants et des non-croyants, un message où l'Eglise réunie au sommet fait siens les problèmes et les espérances des hommes, et donne comme test de cette communion son amour de prédilection pour les pauvres, premiers clients de la Parole de Dieu. « Nous apportons avec nous de toutes les parties de la terre les détresses matérielles et spirituelles, les souffrances et les aspirations des peuples qui nous sont confiés. Nous sommes attentifs aux problèmes qui les assaillent. Notre sollicitude veut s'étendre aux plus humbles, aux plus pauvres, aux plus faibles. Nous nous sentons solidaires de tous ceux qui, faute d'une entraide suffisante, n'ont pu encore parvenir à un développement humain. Aussi, dans nos travaux, donnerons-nous une part importante à tous ces problèmes terrestres qui touchent à la dignité de l'homme et à une authentique communauté des peuples. »

« Message prophétique », « irruption de l'Esprit » (Paul VI)¹ : ainsi se leva cette perception évangélique,

1. Allocution à l'ouverture de la deuxième session du Concile : « Au seuil des

qui allait peu à peu pénétrer de ses exigences, non seulement la ferveur de chacun des participants, mais les fibres de chacune des délibérations de l'Assemblée. L'Eglise du Christ est l'Eglise des pauvres. Et, pour être telle, de sa nature même, elle doit de défaire des accoutrements de la puissance, afin d'être la servante des hommes, afin de retrouver la confiance des pauvres, en vivant effectivement comme eux. Les témoins ne pourront jamais oublier cette montée de conscience, « irruption visible de l'Esprit », qui va devenir l'axe des travaux du Concile et le principe du renouveau de l'Eglise. En vérité, l'*aggiornamento* se fera, comme il s'est toujours fait, dans la mesure où « l'Eglise se regarde dans l'Evangile » (P. Congar).

Sans doute les problèmes alors levés sont loin d'être résolus, ni même encore franchement posés. Les témoins les plus chaleureux sont soucieux, voire inquiets, d'observer comment vont se traduire dans les institutions, dans les appareils, dans les comportements, les exigences si vivement ressenties. Ce cahier de *La Maison-Dieu* a précisément pour but de faire mûrir l'un des plus délicats de ces problèmes, à la jonction de l'Evangile des pauvres et de l'éclat des symboles cultuels. En tout cas, et au bénéfice de toutes les recherches, la lumière viendra de l'intelligence que nous aurons de la liaison interne entre l'Evangile du Christ — en lui-même et dans son témoin la Communauté-Eglise — et les pauvres. L'extrême relativité des lieux, des temps, des personnes, ne réduira pas l'absolu de cette rencontre. Non pas casuistique des doses de pauvreté à mesurer, mais puissance mystique de l'amour incluse dans l'Economie du Christ.

L'histoire est catégorique, et les faits portent une irréductible leçon. Sans exception aucune, chaque fois que l'Eglise est saisie par le souci de se re-former, elle retourne à l'Evangile par-dessus les structures, conceptuelles, institutionnelles, sacrales; dans le réveil de cet Evangile, elle retrouve l'amour des pauvres, et, dans cet

travaux de la première session, enflammés par les paroles du pape Jean XXIII dans son discours d'ouverture, vous avez immédiatement éprouvé le besoin d'ouvrir en quelque sorte les portes de l'Assemblée pour lancer au monde un vibrant message de salutation, de fraternité et d'espérance. Geste insolite, mais admirable ! Charisme prophétique, peut-on dire, qui a subitement fait irruption dans l'Eglise. »

amour, leur audience. La liaison Eglise-Evangile-pauvres est strictement consubstantielle. Et la rupture de cette liaison vient, hélas, en confirmer la loi, dans une très douloureuse contre-épreuve : aujourd'hui, l'Eglise, établie chez les peuples riches, n'est pas parvenue à évangéliser les deux milliards d'hommes des peuples pauvres. Douleur sourde dans la conscience de l'Assemblée conciliaire, douleur clamée par les évêques de ces nations prolétaires.

De ce fait massif, quelle est donc la raison ? la raison en intelligence de la foi, grâce à quoi nous discernons les voies et moyens, les conjonctures et les inspirations, la vérité humaine et divine — y compris et premièrement dans les appareils culturels — du témoignage évangélique porté par et dans la communion avec les pauvres.

Il ne paraît pas suffisant de requérir la pauvreté au titre d'une imitation du Christ. Certes, il y a déjà là un principe efficace qui, en ce domaine comme dans les autres, fonde et anime la ferveur des disciples du Christ. On sait assez que le thème de « l'imitation » du Christ se retrouve de siècle en siècle dans toutes les écoles spirituelles. Mais le mot reste faible, plus moralisant que théologiquement pénétrant, n'exprimant en somme qu'une relation extérieure entre deux personnes. De fait, à suivre le vocabulaire courant des chrétiens depuis une trentaine d'années, il semble que le mot ne mord plus sur les esprits. Eh quoi, les propos de saint François, le type permanent de la pauvreté évangélique, avaient une autre résonance, celle même du « mystère » et de ses intimités. La pauvreté évangélique se diffuse et se règle dans la zone théologique.

En vérité, la pauvreté, qui ne se pratique évidemment que dans l'austérité de l'ascèse, n'est pas, en Evangile, premièrement une ascèse. Elle suppose, bien sûr, la maîtrise des biens terrestres dont nous usons, et son refus de l'aliénation dans la richesse nous libère des égoïsmes, conscients ou inconscients, personnels ou collectifs. Mais nous ne sommes là encore que dans le domaine moral, celui que les philosophes, avant les chrétiens, d'Aristote aux Stoïciens, situent sous le registre de la vertu de tem-

pérance. La pauvreté *évangélique* relève du charisme, au-delà de la « vertu ».

Au-delà, et pour cela même, en Evangile, en économie chrétienne, en Eglise du Christ, il faut atteindre au réalisme humano-divin du Christ, du Christ Messie libérateur des pauvres, du Christ fils de Dieu, « qui de riche s'est fait pauvre afin de nous enrichir » (2 Cor. 8, 9). Le réalisme ici se transmet, si l'on peut dire, à son Corps, à son Corps mystique qu'est l'Eglise, témoin alors du Christ, au sens le plus fort, puisqu'elle est (terrestrement!) la continuation de son mystère. A Christ pauvre, Eglise pauvre. Sinon, c'est le plus néfaste contre-témoignage, échec à la nature même des choses.

Si donc le Christ est pauvre non par une espèce de fantaisie émouvante, mais par l'exigence de son dessein, pour réaliser la communion avec les pauvres hommes, l'Eglise aussi devra être pauvre, non par une convenance morale, mais par l'exigence du *témoignage* qui est sa raison d'être. Non pas motif apologétique, non pas imitation pieuse, mais témoignage dans lequel seulement peut se réaliser une *communion* avec les pauvres, étrangers dans une Eglise puissante ou riche. Témoignage charismatique, avec une faculté d'invention qu'aucune casuistique ne peut satisfaire.

La pauvreté évangélique n'est donc pas seulement la modération, la tempérance dans l'usage des biens terrestres (lequel, d'ailleurs, est soumis à toutes les variantes des civilisations, des milieux, des situations, des personnes). C'est, beaucoup plus que dans ces maniements économiques, dans sa condition même de *service* des hommes que l'Eglise sera pauvre à la suite du Christ. « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. » L'Eglise est « servante ». Elle est menacée plus encore par le goût de la puissance, par la volonté de puissance — dans l'exercice même de ses droits et pouvoirs les plus légitimes — que par ses installations économiques, si choquantes puissent-elles être. Le mot créé au Concile par Mgr De Smedt (Bruges), et immédiatement reçu dans le langage para-conciliaire, est significatif : l'Eglise doit renoncer au « triomphalisme ». Ainsi serait-il indécent qu'un congrès eucharistique soit un « triomphe ». On sait quelle

saine et efficace réaction a provoquée la perspective du Congrès eucharistique de Bombay : le cardinal Gracias, en pleine assemblée, a immédiatement déclaré que, dans l'Inde, pays de la misère et de la faim, le pain eucharistique ne pouvait être convenablement loué qu'en entière cohérence avec le pain fraternellement distribué. Aussi bien c'est le même mystère : la « réalité » des symboles cultuels de l'eucharistie, la *res sacramenti*, c'est l'amour fraternel.

L'Eglise est donc servante. L'Eglise hiérarchique comme l'Eglise peuple de Dieu, qu'architecture cette hiérarchie et sanctifie le sacrement. Les pouvoirs les plus assurés sont les instruments d'un service. Etre pauvre, pour l'Eglise, comme pour le chrétien individuel, c'est consentir, d'esprit, de cœur, de volonté, à ce *service*. Il s'est avéré, chez les théologiens comme chez les pasteurs, que la pauvreté évangélique, insaisissable conceptuellement dans son contenu et dans ses règles, ne peut se « définir » que par là. Car c'est par là qu'elle est le *témoignage* du Christ, dans et par lequel se réalise la *communion* avec les frères pauvres. Toute attitude, toute possession, toute pratique, tout culte qui mettraient en échec cette communion — réglée en quelque manière sur les requêtes et les appels des pauvres eux-mêmes — mettent en échec le témoignage évangélique.

Témoignage du Christ selon un double registre, disions-nous : du Christ fils de Dieu, qui s'est anéanti dans une humaine incarnation (et les comportements de toute sa vie l'ont assez signifié et réalisé) — du Christ Messie libérateur, celui que les prophètes ont annoncé : il libérera tous les captifs, il brisera toutes les chaînes, il exaltera les petits et abattra les superbes, il versera l'Esprit sur les esclaves et les servantes. « L'Esprit du Seigneur est sur moi, proclame le Christ, en inaugurant son entreprise, à Nazareth, dans la synagogue; il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance ». L'Eglise du Christ est l'Eglise des pauvres. Ses assemblées, liturgiques et autres, seraient sinistres, que n'exalterait pas la présence, la présence messianique, des pauvres.

M.-D. CHENU, o. p.